



Philippe Lioret

Né le 10 octobre 1955 à Paris.

C'est en tant qu'ingénieur du son que Philippe Lioret se fait connaître du monde du cinéma.

Il est ainsi au générique d'une vingtaine de films, du *Ya-t-il un Français dans la salle ?* de Micky (son premier film, en tant qu'assistant, en 1982) à *Nord* de Xavier Beauvois (1992), en passant par *La Lectrice de Deville, Une époque formidable...* de Jugnot, ou même *Beyond Therapy* de Robert Altman.

En 1993, Philippe Lioret réalise

son premier long-métrage, *Tombés du ciel*,

qui conte les mésaventures de Jean Rochefort dans l'aéroport de Roissy. Dès ce premier essai

très remarqué - et primé à San Sebastian, le cinéaste montre sa capacité à mêler avec finesse le comique de situation à la critique sociale, qualités

que l'on retrouve dans son film suivant,

Tenue correcte exigée, avec cette fois pour cadre un grand hôtel dans lequel virevoltent Elsa Zylberstein et Jacques Gamblin.

Jacques Gamblin forme, avec une radieuse Sandrine Bonnaire, le couple vedette du troisième opus de Lioret, *Mademoiselle*, brillante comédie romantique qui séduit la critique et le public en 2001.

Trois ans plus tard, le cinéaste opte pour une veine plus mélancolique avec *l'Équipier*.

Bâti en flash-back autour d'un secret de famille, ce vibrant mélodrame fait une nouvelle fois la part belle aux acteurs : une nouvelle fois Sandrine Bonnaire, aux côtés de Philippe Torreton et Gregori Derangère.

En 2006, Philippe Lioret noircit le trait en signant le drame *Je vais bien, ne t'en fais pas*, emmené par une intense Mélanie Laurent.

Il revient en 2009 avec le drame social, *Welcome*, première collaboration du réalisateur avec l'acteur Vincent Lindon, qui interprète avec brio un maître nageur entraînant un jeune réfugié kurde souhaitant traverser la Manche à la nage.

2008 (sortie France : 11 mars 2009) - France - couleur - 1h55

film de **Philippe Lioret**

scénario : **Olivier Adam, Emmanuel Courcol** et **Philippe Lioret** - image : **Laurent Dailland** - montage : **Andréa Sedlackova** - premier assistant réalisateur : **Isabelle Henry** et **Jessica Palud** - costumes : **Fanny Drouin** - musique : **Wojciech Kilar, Nicola Piovani** et **Armand Amar** - son : **Pierre Mertens** - directeur artistique : **Yves Broyer** - maquillage : **Judith Gayo** - casting : **Tatiana Vialle** - production : **Nord-Ouest Productions** - producteur : **Christophe Rossignon** - distributeur : **Mars Distribution**.

avec : **Vincent Lindon** (Simon), **Firat Ayverdi** (Bilal), **Audrey Dana** (Marion), **Derya Ayverdi** (Mina), **Thierry Godard** (Bruno), **Selim Akgü** (Zoran), **Firat Celik** (Koban), **Murat Subasi** (Mirko), **Olivier Rabourdin** (le lieutenant de police), **Yannick Renier** (Alain), **Mouafaq Rushdie** (le père de Mina), **Behi Djanati Atai** (la mère de Mina), **Blandine Pélissier** (la juge aux affaires familiales), **Patrick Ligardes**, **Fernand Rolet**, **Jean Pol Brissart**, **Jean-François Fagour**, **Eric Herson-Macarel**, **Gilles Masson**, **Stéphane Butet**, **Emmanuel Courcol**, **Jean-Paul Comart**, **Lazare Herson-Macarel**, **Jean-Christophe Voiron**, **Sever Hosgoren**, **Kivi Fakhiri**, **Ibrahim Kiransal**, **Florence Hebbelynck**, **Carine Bouquillon**, **Omed Ahmad**, **Karzan Sherabayani**, **Pierre-Yves Kiebbe**, **Otis Ba**, **Fanny Drouin**.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE LORET

Comment est né le projet de *Welcome* ?

D'abord de l'envie énorme de faire un film sur ce sujet-là et pas sur un autre. Sur ces types qui, fuyant leurs pays malades, veulent à tout prix rejoindre cet eldorado qu'est l'Angleterre à leurs yeux et qui, après un périple invraisemblable, se retrouvent coincés à Calais, brimés, brutalisés et humiliés à quelques kilomètres des côtes anglaises qu'ils aperçoivent là-bas. Un soir, nous avons évoqué cela avec Olivier Adam (coscénariste) et je me suis dit que cet endroit était un peu notre frontière mexicaine à nous, qu'il n'y avait qu'à creuser pour y trouver une dramaturgie formidable. J'en ai parlé avec Emmanuel Courcol (coscénariste) et nous avons commencé à réfléchir à une histoire qui se passerait dans ce cadre-là.

Vous avez procédé comment ?

Avec Emmanuel, on a pris contact avec les associations qui font ce qu'elles peuvent pour aider ces types et on est parti pour Calais, pendant plusieurs jours d'un hiver glacial, on a côtoyé la vie de ces bénévoles et celle infernale des réfugiés : la « jungle » dans laquelle ils trouvent refuge, le racket des passeurs, les incessantes persécutions policières - une garnison entière de Crs leur est dédiée - , les centres de rétention, les contrôles des camions dans lesquels ils se faufilent pour monter sur les ferries et dans lesquels ils risquent leurs vies pour échapper aux détecteurs de Co2, de battements de cœur, scanners, etc... Ce qui nous a beaucoup surpris c'est l'âge des réfugiés, les plus vieux n'ont pas 25 ans. Il y a même des gamins d'une quinzaine d'années qui entreprennent seuls ce périple fou. En parlant avec Sylvie Copyans de l'association Salam, on a appris que plusieurs d'entre eux, en désespoir de cause, avaient même tenté de traverser à la nage... Au bout de quelques jours, on est rentré à Paris avec tout ça dans la tête, sans se dire un mot dans la voiture.

Comment s'est élaborée la trame du scénario ?

Cette histoire d'un jeune type qui veut traverser la Manche à la nage nous hantait. C'est Emmanuel qui, le premier, a dit : « Il va à la piscine de Calais pour s'entraîner. » et j'ai ajouté : « et il rencontre un maître nageur », en deux phrases, on tenait la trame et les personnages, tout en sachant qu'on n'était pas dans une « surscénarisation », dans une histoire à deux balles, et qu'on ne trahissait pas le vécu des réfugiés. Le sujet était tellement fort, tellement incarné par l'actualité des migrants, qu'il fallait que l'honnêteté prime.

Les décors, comme souvent dans vos films, des personnages à part entière.

C'est notamment le cas pour la piscine municipale qui est un catalyseur : elle évoque non seulement la carrière avortée du champion que Simon aurait pu être, mais c'est aussi là que Bilal apprend à nager dans l'espoir de traverser la Manche. C'était très important pour moi de tourner sur les lieux mêmes de l'action. Quand on tourne dans les vrais endroits, on raconte mieux l'histoire : les rues de Calais, le gigantesque port trans-Manche, Blériot plage et ses ferries qui défilent sans arrêt... toutes ces ambiances donnent au film sa vérité. Avec Christophe Rossignon, le producteur, pour privilégier cette

vérité, on a mis un point d'honneur à ne pas aller tourner en Tchéquie ou en Roumanie, comme c'est souvent le cas pour des raisons économiques. Le film y gagne énormément.

La mise en scène est omniprésente, pourtant la caméra semble discrète, presque invisible.

Pour bien filmer une scène, il n'y a pas trente-six places de caméra possibles et il faut trouver la bonne. Je passe mon temps à demander de la justesse aux acteurs, mais la caméra aussi peut « parler faux » à sa façon. Si dans une scène on la sent trop, si ses mouvements sont gratuits ou décoratifs, inconsciemment on se dit : « Ah oui, c'est du cinéma », et j'ai alors l'impression qu'au lieu de gagner, on perd quelque chose. Et puis, comme spectateur, quand le film me plaît, c'est comme si on me faisait un cadeau. Mais si je vois trop le travail, j'ai le sentiment qu'on a laissé le prix dessus.

Dans le premier quart d'heure du film, on a la sensation de découvrir un monde inconnu.

Et pourtant si proche. C'est bien aussi, au cinéma, de découvrir le pays dans lequel on vit sous une facette qu'on ne connaît pas. En ce qui concerne le problème des migrants, des réfugiés, des sans-papiers, la multiplication des émissions de télé qui leur sont consacrées se diluent dans la grande cacophonie médiatique. Et à la fin du compte, tous ces reportages, tous ces débats, toutes ces révoltes légitimes ne servent à rien car personne n'entend plus rien. Alors je préfère faire un film, raconter sur grand écran l'histoire de ces deux hommes face à ces deux femmes, confrontés à leurs affectifs au milieu de tout ce bazar. En espérant toucher le spectateur assis dans le noir et l'aider à se faire sa propre idée sur tout ça. et en espérant aussi que le film lui reste un peu.

Dossier de presse (extraits)

Certains sans-papiers sont là depuis des semaines. Des mois. Bilal, lui, vient d'arriver à Calais, venu de son Kurdistan irakien. Avec la fougue de ses 17 ans, il s' imagine que rallier l'Angleterre - où l'attend celle qu'il aime - sera facile. Nettement plus que ce qu'il a déjà subi. De fait, trouver des passeurs, ce n'est pas très dur, à condition d'être plusieurs et de payer 500 euros par tête de pipe. Dissimulé dans un camion, Bilal ne se doute pas qu'il devra, à certains moments, s'enfouir la tête dans un sac en plastique pour éviter les flics, les chiens et leur petite tête chercheuse, cette « espionne du CO2 » qui détecte le moindre souffle suspect...

Il y a un autre moyen, encore plus fou : l'eau. La Manche. Nager des kilomètres dans le froid, en dépit des courants et des bateaux qui patrouillent toutes les dix minutes... A la piscine où il s'est naïvement inscrit pour prendre des cours, Bilal rencontre Simon, l'un des maîtres-nageurs. Pourquoi ce type comme les autres, ni meilleur ni pire, se décide-t-il, soudain, à l'aider ? Par fatigue, peut-être, d'être devenu ce qu'il est - à savoir pas grand-chose. Par regret, aussi, de n'avoir pas été, aux yeux de sa femme, aimante mais partie, celui qu'il aurait pu être. « Il a fait 4 000 kilomètres pour rejoindre celle qu'il aime et moi je n'ai pas été fichu de traverser la rue pour te retenir », dit Vincent Lindon, tout en émotion rentrée, à Audrey Dana, qui, elle, n'est que sensibilité...

Mais qu'importe, après tout, pourquoi Simon aide Bilal, puisqu'il l'aide. Et qu'il découvre, alors, lui qui les côtoyait sans les voir, une autre vie, une autre ville... Calais est filmée par Philippe Lioret comme un espoir et un cul-de-sac. Un puzzle de lignes et de destins déjà brisés. Toute quiète à l'intérieur, mais grondante à sa périphérie. Deux mondes parallèles qui ne se croisent jamais ou presque...

On ne verra pas les centres de rétention dont un ministre, récemment nommé, assure qu'ils sont devenus humains. Plus humains qu'avant... On ne verra que des rues, des quais, des docks. Dans des bureaux, des flics goguenards ; et dans des tribunaux improvisés, des juges indifférents, statuant à la va-vite sur des clandestins chopés en train de fuir, aux poignets desquels - sinistre réminiscence - on inscrira des matricules... À Calais, des vendeurs de supermarché empêchent l'entrée du magasin à quelques paumés, égarés dans le centre-ville, « pour ne pas troubler la clientèle ». Philippe Lioret filme longuement un policier aux yeux et aux traits las (Olivier Rabourdin, formidable), payé pour que la ville ne devienne pas un « camp de réfugiés en situation irrégulière ».

Et ça va très loin. Vous faites monter un clandestin dans votre voiture ? Vous voilà aussitôt complice. Convoqué au commissariat. Dénoncé, si ça se trouve, par un de ces « bons Français » éternels chez qui seul le paillason, où s'étale en grosses lettres « Welcome », semble avoir gardé quelque chose d'humain. « Méfie-toi, glisse son ex-femme à Simon en le voyant, stupéfaite, s'occuper de Bilal, à Dunkerque, un type a été condamné à cinq ans pour ça... »

On en est là ? Ben oui, sans que nul ne s'en indigne vraiment, sinon par soubresauts, vite emportés dans l'oubli. Voilà ce que nous dit, nous montre Philippe Lioret, sans emphase ni condescendance. Ce n'est pas un pamphlétaire, Lioret, mais un philosophe : il sait bien que chacun a ses raisons, même s'il arrive que tout le monde ait tort... Son film, intense et beau, donne le frisson. Il finit mal, bien sûr, parce qu'il ne saurait en être autrement. Mais, comme dans ces vieux chefs-d'oeuvre italiens où il suffisait qu'un gamin glisse sa main dans celle de son père humilié pour que l'espoir renaisse, ce sont des fragments de fraternité que l'on emporte. Une photo déchirée que Bilal montre à Simon. Une bague perdue, soudain retrouvée. Une improbable soirée pizza, improvisée par un Lindon gêné et génial. Et, dans une piscine déserte, la silhouette d'un adolescent se glissant dans l'eau pour y poursuivre son rêve.

Pierre Murat - Télérama, samedi 14 mars 2009

CINÉVÉNEMENTS

MERCREDI 15 AVRIL À 14H30

MIA ET LE MIGOU

film d'animation de Jacques-Rémy Girerd
séance ciné-goûter
organisée par Plan-Séquence

MARDI 05 MAI À 20H30

LE VERDICT

de Sydney Lumet
séance Ciné-Droit/Plan- Séquence/Quid Juris
suivie d'un débat avec Tanguy Le Marc'Hadour,
maître de conférences et doyen de la faculté
de droit de Douai